



**HAL**  
open science

## Etude de la folie chez Agnon

Ahmed Galal

► **To cite this version:**

| Ahmed Galal. Etude de la folie chez Agnon. 2012. hal-01203283

**HAL Id: hal-01203283**

**<https://hal.science/hal-01203283>**

Preprint submitted on 22 Sep 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Étude de la folie dans :  
*Une histoire toute simple*

De S.J. Agnon



Par :

Ahmed GALAL

Inalco - CERMOM

## **Introduction :**

« Toute société a besoin de folie » écrit le romancier marocain Tahar BEN JELLOUN. C'est en partant de cette nécessité de la folie chez l'être humain que nous traiterons le thème de la folie amoureuse dans *Une histoire toute simple*. Ce roman d'Agnon fait partie du recueil intitulé *Sur les poignées du verrou*, expression tirée du célèbre chant d'amour biblique, le Cantique des Cantiques. Cela montre la place centrale de l'amour dans ce roman. Il est possible de résumer le thème du roman par les phrases suivantes : Un jeune homme, Hirschel, en qui l'arrivée d'une jeune servante, Blouma, sa cousine, éveille un amour profond. Sa mère, Tzirel, est autoritaire et refuse cet amour. Elle ferme d'abord les yeux, puis décide de le marier à Mina, fille unique et héritière d'une grosse fortune. La première partie du roman raconte cette histoire d'amour impossible. Quant à la deuxième partie, elle détaille l'effondrement progressif de cet homme déchiré. Il s'explique en vain auprès de sa mère et de la société.

Écrit en 1905, ce roman évoque un ensemble de problèmes psychologiques et sociaux valables pour tout temps. L'auteur retrace ici le développement de la personnalité des jeunes, le conflit entre la tradition et les nouveautés et les difficultés conjugales. En outre, un bref résumé de la vie de l'auteur nous paraît indispensable. Samuel Joseph AGNON (1888 – 1970) est né en Galicie orientale d'une famille juive traditionnelle. Au début du siècle, il participe à la rédaction d'un journal et rencontre des personnalités qui auront une action fondamentale dans la création de l'Etat d'Israël. Romancier traditionaliste dans son style, Agnon peint ses personnages à partir de la vie quotidienne. Nous retrouvons dans *Une histoire toute simple* la satire d'une communauté bourgeoise, mais arriviste. Il essaye, d'autre part, de constituer un tableau explicatif des coutumes traditionnelles juives.

Le terme populaire de folie recouvre des réalités bien différentes au fil des siècles. Le *foliis* latin est tout d'abord un «soufflet pour le feu ». Autrement dit, un ballon qui suggérera le sens métaphorique de l'homme « soufflet », c'est-à-dire de l'idiot. Mais dès le 17<sup>ème</sup> siècle dans le sens commun, le *fou* est un malade mentale. En 1694, le *Dictionnaire de l'Académie* nous définit le *fou* comme celui « qui a perdu le sens, l'esprit, qui est tombé en démence ». L'évolution rapide de la psychiatrie aux 19<sup>ème</sup> et au 20<sup>ème</sup> siècle, a sensiblement transformé le sens du terme *folie*, qui ne se dit plus aujourd'hui qu'en parler populaire. La folie désigne scientifiquement les termes de *névrose*, de *psychose*, de *mélancolie* ou de *dépression*.

Ainsi de nombreuses questions viennent alors à notre esprit : Qu'est-ce que la folie ? Quelle image avons-nous de la folie dans l'œuvre ? La violence, le délire, les hallucinations, la dépression ? Et pourquoi la folie serait-elle dangereuse ? Nous tenterons de répondre aux précédentes interrogations en trois parties. Premièrement, nous présenterons, d'une manière générale, la folie dans le roman. Deuxièmement, nous analyserons le rapport entre le fou et la société. Dans quelle mesure la communauté élit-elle son fou ? Troisièmement, nous étudierons un type spécifique de folie. Il s'agit de la folie amoureuse, raison de la psychose de Hirschel, protagoniste du roman.

Cette partie introductive nous a semblé nécessaire pour faire comprendre l'ambivalence de la folie dans l'œuvre. Les exemples littéraires que nous développerons démontrent plusieurs aspects de la folie. Les textes fonctionnent, généralement, à plusieurs niveaux et certains passages assurant de ce fait des fonctions diverses. C'est pourquoi nous reprenons, parfois, le même élément textuel à des niveaux d'analyse différents.

## **1- Présentation générale de la folie dans l'œuvre :**

Bien que l'intrigue principale s'organise autour de Hirschel et sa folie amoureuse, le roman nous fournit d'autres histoires de folie. Au début du roman nous avons l'oncle du héros qui devient fou, au même titre que l'ancien rabbin du village qui a commis un acte de folie. En outre, Hirschel rencontre trois autres malades pendant son séjour à l'hôpital psychiatrique. Cependant, la folie de son oncle mérite d'être étudiée de près. Elle démontre un axe primordial de ce roman. Il s'agit de la satire d'une petite bourgeoise travailleuse, respectueuse des traditions, mais d'un égoïsme et d'une ingratitude féroces. La folie de l'oncle est présentée, au début du roman, comme résultat naturel de ses études religieuses : « la cause de sa folie ? Les études auxquelles il s'était donné. Ses parents avaient tout tenté pour le guérir sans succès » p. (23). Le fait que l'oncle déchire ses livres eut pour conséquences d'être chassé de la maison. Il partit dans la forêt et s'y nourrit de graines et d'herbes comme un animal, pour ensuite y trouver la mort. La mère de Hirschel aurait voulu que son fils devienne rabbin pour expier le péché du grand-père. Ce péché consiste à qualifier le rabbin du village de fou. Hirschel avait commencé des études religieuses à la maison d'étude. Mais la mère, Tzirel, prend le cas de l'oncle comme prétexte pour éloigner son fils des livres spirituels et de leur monde mystique. Elle le pousse à tenir leur magasin jusqu'au retour de son père. Il y restera et fera carrière dans le domaine du commerce et ne retournera plus jamais à la maison d'étude. Nous voyons un usage hypocrite de la folie de l'oncle. La mère utilise vicieusement l'obéissance de Hirschel à ses parents pour parvenir à ses fins. Elle fait partie ainsi de ce milieu décrit dans le roman. Il s'agit de gens tarés mais estimés, ils sont prêts à toutes les lâchetés pour assurer leur tranquille bonheur, et en toute bonne conscience. D'autre part, Hirschel dévoile plus tard dans le roman l'histoire véritable de son oncle lors d'une conversation avec son épouse. En effet, la folie de son oncle

provient de la séparation de son amoureuse. Le père voulait le marier à une jeune fille qu'il n'aimait pas, mais qui appartenait à la même classe sociale.

Nous constatons une similitude visible entre l'histoire de Hirschel et celle de son oncle. Ils sont tombés amoureux de jeunes filles qui, selon les critères sociaux, ne leur convenaient pas. Aussi, les deux personnages ont été obligés de quitter leurs bien-aimées sous la pression de l'autorité parentale. La mise en avant de la folie de l'oncle est significative. En effet, le narrateur introduit la folie de l'oncle très tôt dans le roman (p. 23) comme une miniature de l'intrigue principale. Le narrateur présente la même histoire avec deux fins radicalement différentes. Pour pouvoir en tirer la fonction, nous pouvons examiner les deux folies selon le *schéma canonique du récit*. Un modèle établi par certains chercheurs, notamment Jean-Michel ADAM et Algirdas Julien GREIMAS afin de rendre compte de toute intrigue. Il est appelé également le *schéma quinaire* en raison de ses cinq grandes étapes. Il consiste en la superstructure suivante :

### Transformation

**Etat initial**                      **(Complication → Dynamique → Résolution)**                      **Etat final**

Si nous appliquons le schéma précédent, nous aurions les éléments suivants :

- 1- L'état initial : deux jeunes hommes issus d'un milieu bourgeois, commencent des études religieuses et ont un avenir financièrement assuré et prometteur.
- 2- La complication : avoir un amour et une envie de s'unir à une jeune fille socialement inférieure.
- 3- La dynamique : le refus absolu des parents et la séparation forcée de la bien-aimée.

4- La résolution : la soumission à la décision de la famille et de la société. Sacrifier son amour au profit des normes sociales.

5- L'état final :

Pour l'oncle → il reste fidèle à sa bien-aimée et n'accepte pas le mariage forcé. Il finit par **mourir** abandonné.

Pour Hirschel → il accepte la carrière et le mariage proposés par ses parents. Il finit par **vivre** et cohabiter aussi bien avec son épouse qu'avec la société.

À l'issue de la précédente présentation, nous constatons que l'histoire de Hirschel est résumée dans celle de l'oncle. Ce procédé correspond à la mise en abyme littéraire. Selon Yves REUTERS, c'est le passage textuel qui reflète, plus ou moins, fidèlement la composition de l'ensemble du récit. Le narrateur peint *Une histoire toute simple* comme un tableau dans lequel il expose l'image réduite de l'intégralité de la scène représentée. Cette technique a deux objectifs : esthétique et idéologique. D'un côté, l'aspect esthétique considère que la littérature doit se réfléchir elle-même, plutôt que de vouloir réfléchir le monde. Le narrateur élabore le roman dont il est question comme un univers clos et indépendant. Le récit contient ses propres éléments : intrigue, personnages, cadre spatio-temporel, champ lexical et style linguistique. Cette autonomie du roman devrait rendre sa réception plus neutre auprès des lecteurs. Ces derniers pourraient comprendre et critiquer l'œuvre littéraire en fonction de l'univers créé par le narrateur au sein du récit, et non en dehors. De l'autre côté, l'aspect idéologique met l'accent sur l'indifférence des parents vis-à-vis de leurs enfants, et dans une grande échelle, la négligence de la société du bonheur de ses citoyens. Nul n'y échappe : commerçants, bourgmestres ruinés par le jeu, sionistes bavards et paresseux. Nous voyons l'idéaliste

Knabenhut, le chef socialiste, épouse une jeune fille riche pour pouvoir mieux travailler au bien des pauvres.

La mise en abyme démontre la répétition permanente de la même histoire. Il s'agit d'une perte d'esprit après la déviation du raisonnement de la collectivité. Hirschel affirme que son oncle « aurait eu une vie facile dans la richesse et les bonheurs », « si mon oncle avait réussi, on aurait loué sa sagesse ; comme il a échoué, on l'a déclaré fou » (p. 154). Cela nous conduit à la relativité de la folie. Autrement dit, l'écart entre la vérité individuelle et la vérité collective mène-t-il à la folie ? Le fou constitue-t-il un bouc émissaire ou un simple échec de la vie quotidienne ? L'analyse de la folie selon la loi sociologique fera l'objet de la deuxième partie de notre présentation.

## **2- La folie et la société :**

L'isolement et l'éloignement progressif de la société marque le paradoxe de la folie. Chaque rivale, l'individu et la communauté, est fou aux yeux de l'autre. Cela n'est pas très différent du propos ironique, mais longtemps pratiqué dans les Maisons de fous au 19<sup>ème</sup> siècle : « Celui-là est bien fou puisqu'il dit qu'il ne l'est pas ». Nous nous intéresserons, dans cette partie, à l'ensemble des conflits dans le roman et ses impacts sur la modification des idées et des attitudes de la société.

Le roman représente, sans doute, un tableau récapitulatif des métamorphoses que subit la société au début du 20<sup>ème</sup> siècle. Nous voyons les parents au village pousser leurs enfants à abandonner la poésie, la philosophie et les belles lettres. Des connaissances dont on n'a plus besoin dans une société de plus en plus matérialiste. Le narrateur le justifie ainsi « les temps ont changé, les cœurs s'étaient refroidis » (p. 28). Cela rejoint son argument au profit du

commerce et contre les études de la Bible. Selon le narrateur, le commerçant est beaucoup plus connu dans le village qu'un rabbin. Ce dernier est enfermé à la maison d'étude et se plonge dans ses livres ennuyeux. Tandis que le commerçant fréquente sa clientèle sympathique, en majorité intelligente et active. Nous avons ici un narrateur impartial et complice. Il a donné une fausse version de la folie de l'oncle. Une histoire qui sera corrigée par le dialogue de Hirschel, et non plus par la narration. En outre, le narrateur justifie l'imposition de la carrière au protagoniste comme une tendance générale chez la plupart des parents de l'époque. La banalisation du comportement de la mère rationalise le fait d'obliger son fils à hériter du commerce comme métier et à se marier à contrecœur.

Les symptômes de la maladie mentale s'opposent toujours et d'après Roland JACCARD, à la norme sociale : le choix du symptôme est négativement déterminé par les normes sociales ambiantes. Les bouleversements sociaux sont nombreux dans le roman. L'apparition d'une nouvelle génération de servantes irrespectueuses de leurs maîtres en est l'exemple. Nous analyserons la folie du protagoniste selon deux angles opposés. Le premier se base sur le regard de Hirschel vis-à-vis de sa propre société. Alors que le second angle s'appuie sur le regard de la société vis-à-vis de Hirschel. En effet, les camarades de Hirschel commettent le péché sexuel sans en avoir honte. Quelques-uns mêmes s'en glorifient en public. D'autres jeunes s'intéressent absolument aux chanteurs et aux comédiens. Ils se promènent avec eux et passent leurs soirées en parlant de leurs œuvres. La classe des artistes était autrefois oubliée et méprisée. Par contre, Hirschel garde la même attitude et ne participe pas aux activités des jeunes. Il se comporte selon son éducation et ses idées conservatrices, et ne se soumet pas aux changements extérieurs : « Seul, il dessinait dans son esprit toutes les formes féminines qui ont été créées pour la jouissance des hommes » (p. 37). C'est effectivement la société qui définit ses normes de pensée et de comportement. C'est elle qui

assigne ses limites à la folie. Nous voyons ainsi une lutte considérable entre ; d'une part ; les nouvelles composantes collectives et ; d'autre part ; Hirschel comme ultime résistant : « Hirschel, lui, n'avait pas changé. Le cachet des bonnes familles ne s'efface pas vite » (p. 38). Par conséquent, nous pouvons considérer Hirschel comme un individu qui s'est exclu volontairement. Il choisit l'exil et l'éloignement du reste de la société à cause de son incompatibilité avec les nouveaux mœurs : « il regardait de loin ses camarades s'approcher de leurs plaisirs, alors que ses mains étaient vides et son cœur brûlant » (p. 38). Le raisonnement de l'exclusion règne toujours au sujet de la folie. Il est bien fou celui qui offense les règles de la morale, des pensées collectives. Le mot (aliénation) provient du latin *alienus* (autre) et signifie en réalité (devenir autre). Le narrateur l'avoue clairement en qualifiant le village d'un domaine des folies : « les grands de la ville perdirent de leur importance, tandis que les moqueurs relevèrent la tête » (p. 68).

Quant à la seconde analyse, elle s'établit ainsi. Le narrateur élargit la vision des nouveautés sociales en décrivant l'allure des émigrés de retour d'Amérique. Ces émigrés se pavanaient en exhibant leur richesse et prospérité grâce au travail en Amérique : « ils se promenaient dans Shiboush, une chaîne d'or sur le cœur, des dents d'or dans la bouche » « ils glissaient des mots anglais dans leurs propos, et se moquaient de leurs frères de Shiboush, qui vivaient misérablement » (p. 86). Cette couche sociale venant de l'étranger rejoint celle du village, qui s'est révolté contre ses propres valeurs. Par ailleurs, la société exclut Hirschel progressivement au cours du roman. Mina, son épouse, déteste le village plein de volailles, de buissons et d'arbres. Pour elle, le vent du village répandait l'odeur du fumier et du lait. Un endroit qui est cher à Hirschel. Il refuse de le quitter et d'émigrer en Amérique. Ensuite, il possède un sentiment d'infériorité comparativement à Mina pendant leur première rencontre. La diminution des visiteurs à leur maison, et après leur absence totale accélère

sensiblement le rejet de la société. L'enfermement atteint son apogée dans le roman avec le refus de Blouma, sa bien-aimée, de lui ouvrir la porte et le voir. Son prénom signifie ; d'après la racine hébraïque (blm) ; *fermée*. Une réaction décevante qui contribue essentiellement à la folie d'Hirschel. Nous exposeront cet élément dans la troisième partie. L'enfermement se concrétise en transférant le protagoniste dans un hôpital psychiatrique. Il y restera trois mois. Ainsi, la société se purifie en fixant ses frayeurs et ses contradictions sur un seul individu. R. JACCARD précise que c'est presque une loi sociologique. Plus l'écart entre les prescriptions morales et le comportement social réel est grand, plus se fera sentir le besoin de sacrifier des boucs émissaires. La société tente de maintenir le mythe social selon lequel l'homme vit en profitant des éthiques qu'il professe officiellement. D'après la seconde analyse, le groupe ; les habitants du village ; considèrent l'individu ; Hirschel ; comme fou : « dans sa ville, les petits enfants lui jettent des pierres, l'appellent fou » (p. 213).

Nous pouvons également regrouper les deux analyses sous l'hypothèse suivante. La folie dans le roman ne s'installe pas dans la manière dans laquelle on aperçoit les événements, mais plutôt comment on les interprète. Autrement dit, ce n'est plus l'acte qui est jugé fou, mais c'est un ensemble de lois qui décide s'il relève de la folie, ou pas. Hirschel hésite entre crier comme un homme ou comme un coq. Pour lui, l'action est la même. Il s'agit d'exprimer sa douleur et émettre un son quelconque « Si un homme se plaint, on a pitié de lui, mais s'il a crié cocorico, on le déclare fou. Mais, quand le coq crie cocorico, on ne le traite pas de fou » (p. 204). En outre, les gens de son quartier ont des avis hétérogènes à son sujet. Tandis que certains avaient remarqué en lui un visible trouble d'esprit, les autres affirment son comportement normal et quotidien. L'écart des différentes perceptions des événements et leur aspect interprétatif implique un certain nombre de questions. Nous nous

interrogerons, dans la dernière et troisième partie, sur la folie amoureuse. Avons-nous un amour de la folie ou une folie d'amour ? La séparation de sa bien-aimée mène-t-il à la folie ? Ou l'instable vie conjugale en est-elle la raison ?

### **3- Étude de la folie amoureuse :**

Chacun de nous est concerné par la question de la santé mentale. Le psychisme de l'homme est, en effet, exposé à des maladies particulières qui affectent fondamentalement ses pensées, son comportement et son mode de relation à l'autre. Nous nous focaliserons sur les rapports entre amour et folie chez Hirschel. La grande passion amoureuse du protagoniste le mène à tomber dans une folie clinique. Mais son état mental passe, sans doute, par différentes phases introductives et transitoires. Les éléments déclencheurs de sa folie sont nombreux.

Les dernières phrases du roman sont significatives à ce sujet. Hirschel définit l'amour comme un sentiment qui « ne peut être divisé » et que « l'amour naît si personne ne s'interpose entre lui et nous » (p. 272). Une souffrance morale, souvent très intense, caractérise les troubles mentaux, voir la folie. L'apparition de la maladie mentale chez Hirschel s'organise en deux étapes majeures. D'abord, le rejet de son amour par sa famille, une séparation sentimentale, et puis physique de Blouma constitue la première étape. Sa rencontre décevante avec sa bien-aimée entraîne l'insomnie et un étrange comportement non mesurable chez Hirschel. Ces derniers éléments structurent la seconde étape.

L'amour de Hirschel à Blouma est avorté dès son début. La mère de Hirschel justifie cela par la pauvreté de la jeune fille. Son raisonnement est tout à fait pragmatique « Malheur au monde dans lequel on suivrait ses sentiments » (p. 58). Encore une fois, cet amour est qualifié par un pur acte de folie « mon fils n'est pas fou au point de jeter son dévolu sur une

pauvresse » (p. 46). La séparation abstraite est suivie d'une autre concrète. Il s'agit du départ de Blouma « Après avoir longtemps habité chez ses parents, elle prit soudain ses bagages et partit » (p. 60). Ensuite, l'esprit du protagoniste change sans cesse. Il a des avis contradictoires concernant Blouma et son épouse. Il commence également à chercher un bouc émissaire qui serait responsable de ses souffrances. Hirschel le reproche à sa bien-aimée « Tout mon malheur vient d'elle, de son départ » (p. 64). Il se voit comme fautif après s'être soumis à ce mariage forcé « Comment relèverai-je la tête et que répondrai-je à Blouma ? » (p. 78). Enfin, il élargit le cercle des coupables dans son interrogatoire existentiel. Ni lui, ni Blouma n'est coupable. C'est plutôt tout le mécanisme social qui est mal formé. D'après lui, les contraintes culturelles et sociales nous obligent à nous comporter selon leur gré : « Quand j'ai faim, je pense à mon perfectionnement morale, mais tant que je dépends de mes parents, je ne peux espérer perfectionner quoi que ce soit » (p. 100). Après son mariage, son état mental est en dégradation considérable. Les troubles mentaux se multiplient. Il parle à Blouma tout seul dans son magasin en commençant à haïr tout ce qui détourne sa pensée d'elle. Hirschel parle très peu avec les autres et répond aux questions par monosyllabes. La vie conjugale monotone qu'il mène avec Mina, son épouse, y joue un rôle primordial. L'ennui, le silence et l'indifférence règnent dans leur maison.

La rencontre ratée avec Blouma est un moment capital dans le roman. Elle marque effectivement la transformation des précédents troubles en une folie clinique. Evelyne CARALP définit le désir dans son ouvrage *Ces maladies mentales nommées folie* : ce n'est pas un souhait ni un vœu, il est incompatible avec la volonté. Elle ajoute que le désir est la conséquence du manque spécifique de l'être humain. Le désir de Hirschel de voir Blouma l'amène à l'attendre devant chez elle. Il espérait une sorte de soulagement à l'issue de cette éventuelle rencontre. Le refus de Blouma est le début de la folie clinique de son amant :

« Triste, triste était le cœur, triste, triste et honteux » (p.179). Nous voyons par la suite une succession d'attitudes étranges. En effet, il entame un dialogue imaginaire avec Blouma en lui exprimant sa passion. Il subit des angoisses et perçoit les événements comme dans un songe. Hirschel prend l'hypersomnie, l'augmentation anormale du temps consacré au sommeil, comme unique solution : « Dormir, il ne désirait plus que le sommeil » (p. 183). Le sommeil représente une échappatoire, un isolement partiel des réalités choquantes. Pourtant, l'insomnie remplace l'hypersomnie assez rapidement. Son incapacité à manger, à boire et à dormir accentue son effondrement à la fois physique et mental : « Des nuits entières, Hirschel restait couché sans fermer l'œil » (p. 186) « Dormir, dormir, et dormir c'était le seul but, mais il ne le pouvait » (p. 195). Nous avons, par la suite, des actes qui s'inscrivent à la folie en tant que maladie. Son cas est largement dévoilé à son entourage : son épouse, ses parents et ses beaux parents. En effet, il voit les arbres comme des princes, essaye de monter sur un arbre pour entendre le chant du coq. Il crache en l'air et le crachat retombe sur ses yeux. Quand le soleil frappe sa tête, il pose son soulier sur la tête en sautant. En outre, Hirschel répète une phrase « Sept heures et demi » sans cesse. Un ensemble d'actions qui forme les symptômes de sa maladie mentale.

Par son cri *cocorico* comme un coq à plusieurs reprises, Hirschel confirme sa folie auprès de son entourage. Sa volonté de produire la voix du coq mérite d'être analysée minutieusement. Nous nous appuyerons sur la théorie de R. JACCARD concernant le rapport entre le langage et la psychiatrie. Il nous précise l'importance du Verbe comme seul moyen de classer. Si l'être humain est sensible aux pouvoirs du Verbe, c'est parce que dès son enfance, il apprend son extrême efficacité. En effet, les parents s'efforcent d'initier l'enfant à ce pouvoir, de manière à favoriser son autonomie. Hirschel imite le coq après que Blouma, sa bien-aimée, refuse de lui ouvrir la porte. Un choc sentimental qui fragilise encore son esprit.

Le langage devient alors le support d'une contrainte mentale. D'une part, Hirschel se sent incapable de s'affirmer verbalement face aux autres, et notamment Blouma. Il aura tendance à défendre sa cause par le biais d'un protolangage (des pleurs, des cris, des gestes ...). D'autre part, Hirschel se sent victime à ce moment précis du roman. Il proteste contre l'injustice des hommes par des voix non humaines. En d'autres termes, quand sa bien-aimée a ignoré ses plaintes et ses requêtes verbales, il est contraint de recourir à une communication indirecte visant à modifier les règles du jeu. Sa folie se déclare médicalement existante et il commence son séjour à l'hôpital psychiatrique.

À la fin du roman, Hirschel accepte de s'adapter avec la réalité extérieure. Il rétablit la rupture avec le monde et cesse de constituer sa *néo-réalité* singulière. Nous le voyons accomplir correctement son travail au magasin. Par ailleurs, la cohabitation avec son épouse s'affirme par la naissance de leur deuxième fils : « L'esprit de Hirschel avait retrouvé tout son équilibre » (p. 260). Par contre, le changement de ses actes n'accompagne aucun changement des idées. Son ancien grand amour n'a pas diminué. Il pense à elle, et notamment lors de la maladie de son bébé : « si Blouma s'occupait de lui, il guérirait » (p. 261). Par ailleurs, il appelle son fils (mon orphelin). Cela provient de l'absence de sa mère prévue, Blouma.

### **Conclusion :**

*Une histoire toute simple* peut se prêter en réalité à deux études de nature différente. La première relèverait de l'analyse et des procédés littéraires. Nous avons quelque peu exploré cette possibilité dans le présent dossier. La seconde approche est un regard psychanalytique de la littérature. Plus précisément, nous avons tenté de comprendre de façon explicative comment la psychanalyse rencontre la question de la création littéraire. Le thème principal

sur lequel le roman a été formulé est bien évidemment la folie ou la psychose. L'expérience de la folie dans *Une histoire toute simple* est très diverse, très polymorphe. Les tentatives de l'examiner, voir de la contraindre pourraient être si multiples. Elles dépasseraient, sans doute, le terme de ces pages. Nous constatons que le terme *folie* peut comprendre tous les sens que permet la langue, et notamment dans son sens populaire d'extravagance hors du commun. La folie exprime dans le roman : l'échec, la bêtise, la dégénérescence des mœurs, le déséquilibre et la psychose au sens scientifique du terme.

En outre, la folie est moins une fatalité dans le roman qu'une mesure qui nous indique les limites de notre liberté. Il n'y a pas, d'un côté, les gens bien-portants, raisonnables, et de l'autre côté, les aliénés soumis. Il y a plutôt, nous semble-t-il, l'infinie variété des situations humaines où chacun peut, un jour, subir cette sensation d'exil intérieur ou d'effondrement psychique. Enfin, la relativité de la folie est remarquable dans le roman. Chaque individu et chaque époque ont leurs propres critères pour élire le fou. Une précision étymologique nous en dévoile le sens. Le mot hébreu *navi* désigne à la fois le prophète et le fou.

## Bibliographie

- BRENOT, Philippe, « Histoire d'une idée », in *Le génie et la folie*, éd. Odile Jacob, Paris, 2007, p. (13 – 33).
- CARALP, Evelyne, *Ces maladies mentales nommées folie*, éd. Les Essentiels Milan, Toulouse, 2001, 63 p.
- JACCARD, Roland, *Que sais-je ? La folie*, éd. PUF, Paris, 2004, 128 p.
- REUTER, Yves, « La fiction », in *L'analyse du récit*, éd. Armand Colin, Paris, 2007, p. (19 – 28).